

LETTRE DE BERLIN

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Hilfer et Mussolini, Ribbentrop et Ciano nous ont dit en substance : « Vous pouvez avoir la paix, mais dépêchez-vous. Dans quelques semaines, il sera trop tard. Nous ne tirerons pas l'épée, à une condition cependant : c'est que vous fassiez droit à nos revendications territoriales. Plus de statu quo. Place aux jeunes ! Laissez-nous constituer nos empires, comme nous l'entendons. Autrement, gare à vous ! »

Voilà, traduit en style populaire, le langage que l'on nous tient. Il ne m'échappe pas outre-mesure, car je sais tout ce qu'il contient d'exagération et d'incohérence. Quand Hitler et Mussolini déclarent qu'ils veulent la paix, ils disent la vérité. Cependant, la paix qu'ils recherchent est précisément celle que nous ne pouvons leur consentir sans abdication, sans suicide. Cette paix étayerait un hégémonie dont nous ferions les frais et mettrait fin à notre existence en tant que peuples libres.

Si les Italiens sont aujourd'hui les vassaux de l'Allemagne, la France et l'Angleterre deviendraient elles-mêmes les vassales de Hitler si elles acceptaient de tenir sur les fonts baptismaux les deux nouveaux empires qui, le lendemain même de leur création, se retourneraient contre elles pour les écraser de leur poids.

Nous voulons le statu quo territorial. Allemands et Italiens veulent un remaniement complet, à leur avantage, de la carte européenne et africaine. Il n'est pas impossible qu'un jour, la carte soit une fois de plus remaniée. Mais ce ne serait pas au profit des « autoritaires ».

Le Reich réclame Dantzig et son corridor. La campagne contre la Pologne s'accroît. Des feuilles comme le « Danziger Vorposten », dont on connaît l'inspiration, versent de l'huile sur le feu en tenant contre la Pologne un langage inutilement agressif. Les moindres incidents, dont l'origine est souvent plus que suspecte, sont grossis démesurément. Ces incidents, dans les semaines qui vont venir, s'accumuleront.

L'épreuve des nerfs est en cours. Nous assisterons bientôt, selon toute probabilité, à une action politique, à des campagnes dont tous les détails seront copiés sur celles qui conduisent au démantèlement et à l'annexion de la Tchécoslovaquie. L'avalanche déferlera avec une force élémentaire dans le courant de juillet, sans doute, quand les moissons seront finies.

On espère qu'après la Pologne, la France et l'Angleterre seront mûres pour l'assaut final et qu'il suffira de préparer de vastes opérations militaires pour que le système nerveux des dirigeants de Varsovie, de Paris et de Londres, s'effondre comme on le vit en septembre dernier. Adolf Hitler n'aurait plus qu'à secouer l'arbre pour qu'assitôt les plus beaux fruits tombent dans son casque : Dantzig, le corridor et le reste.

Car il n'est pas vrai que l'on se contenterait de Dantzig. Les Allemands eux-mêmes évoquent les « territoires incontestablement germaniques (unzweifelhaft deutsche Gebiete) ». S'est-on, l'année dernière, contenté des Sudètes ? N'est-ce pas vrai que l'empire que l'on voudrait édifier n'est réalisable que par l'absorption d'une grande partie de la Pologne actuelle ? En réalité, il n'y a pas de paix possible entre les autoritaires et les démocrates, aussi longtemps que les premiers n'auront pas renoncé à leurs desseins.

Hitler et Mussolini, après la signature de l'alliance, se sont écriés : « Nous sommes les plus forts. Or, ce n'est pas exact. L'Allemagne et l'Italie, dans l'état actuel des choses, et moins encore quand la Russie se sera jointe à nous, n'ont pas la moindre chance de gagner la guerre qu'elles pourraient déclencher dans un accès de folie suicidaire. C'est notre conviction. Consultez les statistiques, consultez les rapports des trusts industriels, vous y découvrirez sans peine que le Reich est beaucoup plus faible qu'il ne l'était en 1914. Il n'a pas d'or, pas de crédit, pas de réserves matérielles suffisantes. Il est en proie, dès maintenant, en pleine paix, aux plus grandes difficultés économiques et financières et, dès le premier coup de canon, il se trouverait dans une impossibilité presque totale d'acquiescer au dehors ce qui lui manque au dedans. Certes, son armée est numériquement plus forte qu'en 1914. Son armement est, dans l'ensemble, plus puissant aussi. Mais, sans vouloir nous appesantir sur la ques-

LETTRE DE BRUXELLES

Flamands et Wallons

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER)

BRUXELLES, 30 MAI 1939.

La revue « La cité chrétienne », dont le directeur, M. l'abbé Leclercq, professeur à l'Université de Louvain, a une très grosse influence sur la jeunesse intellectuelle catholique, résume, dans une série d'articles, les questions linguistiques telle qu'elle se présente à l'heure actuelle. C'est une mise au point très juste et très claire du conflit qui sépare Flamands et Wallons et de la position que les uns et les autres occupent dans le pays.

M. l'abbé Leclercq pose avec pertinence le problème en ces termes : « La Belgique, actuellement, est désaxée, parce que la Flandre forme un tout agissant pour lui-même, et vaillant sur ses intérêts propres, et que la Wallonie ne lui fait pas équilibre par une communauté populaire de même nature. La Belgique est en danger par là. Les Wallons doivent dire de plus en plus mécontents, à mesure que la Flandre se flamandise, puisqu'ils considèrent que ce qui se fait en Flandre les concerne et qu'ils n'ont pas de vues constructives sur le développement de leur communauté wallonne. »

On ne peut pas mieux dire. Quant à l'attitude des Wallons, elle est définie par M. Hoyois, le président du P.C.F., elle wallonne du Bloc catholique, remarque d'abord qu'au point de vue culturel et linguistique, les Wallons ne sont, désormais, plus à l'état dans l'ensemble de la Belgique. Et, recherchant la cause fondamentale de cette situation, il n'hésite pas à dire :

« Ce n'est pas le besoin de créer qui pousse les Wallons, mais le souci de conserver ; ils se rendent compte qu'ils sont, à présent, les porteurs extrêmes dans la direction du Nord, de la culture romane, qui était, précédemment, le bien commun des Belges cultivés. »

Ajoutons que cette vocation très haute se heurte aujourd'hui à plus d'une cause d'ajustement dans l'ordre administratif et politique. Les institutions unitaires belges penchent plus du côté flamand que du côté wallon, parce que la population, en Flandre, tend à s'accroître, tandis qu'elle ne cesse de diminuer en Wallonie. D'autre part, l'élite et la bourgeoisie flamandes connaissent les deux langues nationales, ce qui n'est pas le cas pour les masses dirigeantes wallonnes. En outre, pour sa défense, la Flandre fait preuve d'une unité qu'on ne rencontre pas en Wallonie.

Voilà en raccourci le problème belge. On voit son importance, à une heure où les petits Etats sont réellement menacés et où l'union, chez eux, n'est plus seulement un discours, mais une question de vie ou de mort.

Des escrocs avaient dérobé plus de cinq millions au fils trop crédule d'un industriel parisien

Paris, 30 mai. — M. Gay, juge d'instruction, vient de renvoyer devant le Tribunal correctionnel, la bande d'escrocs qui, au mois de juin dernier, dépouilla de trente mille livres sterling, soit plus de cinq millions de francs, le fils d'un industriel français, M. Robin. Par l'intermédiaire d'un financier vénézien, Robert Lacan, M. Robin fit la connaissance, en mai 1938, d'un Argentin, Santiago Abriata et de son secrétaire, un Espagnol, Manuel Hoyos, qui prétendait avoir inventé un procédé permettant de reproduire à volonté les billets de banque.

Devant lui, dans une « boîte magique », M. Robin vit se dédoubler un billet de cent livres sterling. Il consentit alors à mettre à la disposition des inventeurs, une somme de trente mille livres qu'il avait dans une banque de Londres. Et l'opération fut fixée au mois de juin en Angleterre.

Au jour fixé, lorsque Abriata se fut fait remettre l'argent par M. Robin, il s'éclipça discrètement et la victime ne put que s'adresser à la police.

La police identifia toute la bande. Abriata, et un autre Argentin, Manuel Urruty, avaient réussi à prendre la fuite. Cinq autres complices furent arrêtés : Robert Lacan, Manuel Hoyos, son amie Marcelle Grollau, Stéphane Chevalier et Etienne Mariani. Ils comparurent devant le Tribunal pour escroquerie.

Sur la grève, près de Clécy, on a découvert la chambre d'une femme et sept ans, Isabelle Calvez, qu'un immense individu avait assassinée.

L'Exposition du Progrès social

AU CENTRE RÉGIONAL DE ROUBAIX



Le pavillon des industries textiles au Centre régional de Roubaix



La grande cage du futur « zoo » du Centre régional de Roubaix.

La maison-type d'habitation à bon marché du Crédit immobilier sera inaugurée demain jeudi... On sait que le Crédit immobilier du Nord a fait bâtir au Centre régional de Roubaix une maison représentant le type des habitations à bon marché construites par cet organisme officiel. Cette maison, un coquet pavillon, se trouve à gauche du Parc, dans l'avenue des « bouilliers », près du Parc. Elle sera inaugurée officiellement demain jeudi, à 11 h., par diverses personnalités.

Des « concerts volants » trois fois par semaine Hier, mardi, ont été inaugurés les « concerts volants », qui seront donnés désormais, et pendant toute la durée de l'Exposition, les mardis, jeudis et samedis, de 14 h. à 18 h.

La Petite Harmonie du Centre régional, composée de vingt-cinq musiciens et dirigée par M. Maurice Leclercq, professeur au Conservatoire de Roubaix, s'installera aux jours indiqués plus haut, une heure avant le pavillon. Une heure avant le pavillon et changera d'endroit après chaque audition.

Les soirées de M. Leclercq et la valeur des musiciens engagés feront de la « Petite Harmonie du Centre régional » une phalange remarquable.

Les Journées d'amitié franco-néerlandaise auront lieu à Lille et à Roubaix les 2 et 3 juin, sous le patronage du gouvernement hollandais, et sous la présidence de M. Loudon, ministre des Pays-Bas.

Le programme comporte notamment, le 2 juin, à 21 h., au Grand-Théâtre, de Lille, une soirée consacrée au folklore hollandais. La troupe de la N.C.V., sous la direction de M. Elise Van Der Ven, fera revivre sur la scène, les danses et les chansons populaires néerlandaises, qui conserveront aux Pays-Bas tout leur attrait et toute leur valeur. M. Van Der Ven interprétera sur écran cinématographique l'histoire du folklore hollandais.

Un orchestre accompagnera les danseurs en costume national, dans leurs évolutions.

Le lendemain, au Parc Beuville de Roubaix, à 11 h., l'Harmonie Philo (70 exécutants), exécutera sous la direction de M. Kees Van Der Weijden, un programme de choix, où la musique classique se rencontrera avec les interprétations les plus modernes.

L'après-midi, à Lille, une matinée folklorique est prévue au Théâtre de plein air de l'Exposition.

Le dimanche, à 15 h., l'Harmonie Philo (70 exécutants), exécutera sous la direction de M. Kees Van Der Weijden, un programme de choix, où la musique classique se rencontrera avec les interprétations les plus modernes.

L'après-midi, à Lille, une matinée folklorique est prévue au Théâtre de plein air de l'Exposition.

Le dimanche, à 15 h., l'Harmonie Philo (70 exécutants), exécutera sous la direction de M. Kees Van Der Weijden, un programme de choix, où la musique classique se rencontrera avec les interprétations les plus modernes.

L'après-midi, à Lille, une matinée folklorique est prévue au Théâtre de plein air de l'Exposition.

Le dimanche, à 15 h., l'Harmonie Philo (70 exécutants), exécutera sous la direction de M. Kees Van Der Weijden, un programme de choix, où la musique classique se rencontrera avec les interprétations les plus modernes.

L'après-midi, à Lille, une matinée folklorique est prévue au Théâtre de plein air de l'Exposition.

Le dimanche, à 15 h., l'Harmonie Philo (70 exécutants), exécutera sous la direction de M. Kees Van Der Weijden, un programme de choix, où la musique classique se rencontrera avec les interprétations les plus modernes.

On ne peut pas se passer de transports.



Grâce à l'auto, on a acheté à la ferme d'Epuban :

- une pièce de drap à M. Martin de Roubaix, du lingé à un marchand de Bordeaux, un fauteuil en or, deux descentes de lit à un Belge, 24 mètres de lames de parquet à un représentant de Lille, un carrelage de céramique à M. Guillois de St-Sauveur, une porte et une cloison à M. Pantra de St-Sauveur, un moteur et une scie circulaire à M. Sorat à Courzère, de la cendre pour engrais-ser les cochons, à un représentant d'une Société de Roubaix, un hangar métallique à M. Nogues de St-Fargeau.

M. Hubau ajoute : « Naturellement, la nourriture vient également en auto ; même du poisson de mer frais, des tartes, des oranges, des bananes pour les mioches. Et vous savez, on ne « chiche » plus quand on est à la fin du sac de café, car on sait que l'épicier passera en auto le lendemain ! »

On ne peut pas se passer de transports, on ne peut pas se passer d'autos.

S. E. P. D. A. - 20, Avenue de Wagram, Paris, VIII^e S d'Études pour le Développement de l'Automobile

Une chasse au lion dans un village anglais

Londres, 30 mai. — Les habitants du village de Taghmon, dans le comté de Wexford, ont vécu une nuit d'alerte. Une lionne s'était échappée d'un cirque et battait la campagne. Les habitants se barricadèrent chez eux. L'animal, qui devait avoir faim, pénétra chez un fermier, M. James Wouters et se jeta sur un veau.

Le fermier, qui ne disposait que d'un pauvre fusil de chasse, tira sur le fauve qui, touché, s'enfuit. On prévint le pompier, et sur la trace des taches de sang, une battue s'organisa.

La bête fut découverte dans un fourré. Le pompier, qui n'était armé, lui aussi, que d'un fusil à plombs, tira.

La lionne, grièvement blessée, s'étant alors ruée sur lui, il empoigna son arme par le canon et d'un coup bien asséné, acheva l'animal.

Une famille est empoisonnée par des champignons

Bordeaux, 30 mai. — M. Cometz, de Cauderan, âgé de 57 ans, sa femme, âgée de 50 ans et leurs enfants, un garçon de 12 ans et une fille de 9 ans, s'étaient rendus dimanche dernier à la campagne pour ramasser des champignons. Ils emportèrent le soir, sous quatre enveloppes, dans la nuit, de violents douleurs et de vomissements. La fille aînée est morte. L'état de la mère et du jeune garçonnet est des plus graves. Celui de M. Cometz est satisfaisant.

La Bâtisse du patriarcat grec net, chios catholique de l'île de Goshabab, arriva mercredi matin à Paris venant de Rome. Alors qu'il n'était qu'archevêque de Zahle en 1919, il était venu en France, accompagné du patriarche maronite et s'était joint à cette haute personnalité religieuse pour demander la présence de la France en Syrie.

La Tribune Libre de Lille

Guerre civile ou révolution ?

Le vendredi 2 juin, à 20 h. 30, en la salle des fêtes de l'École de la rue Jean-Boulin, M. Vauquelin, ingénieur I.E.G., collaborateur de M. Jacques Doriot, ouvrira — devant les auditeurs de la Tribune Libre — un débat sur : « Guerre civile ou Révolution ? ».

Pour M. Vauquelin, la guerre civile est toujours une révolution manquée et propose que toutes les révolutions aient pour but de détruire les anciens combattants polonais, qui entouraient la colonie polonoise de la ville.

Après une collation et quelques discours, l'ambassadeur et sa suite ont gagné Cambrai, d'où M. Lukasiewicz est rentré directement à Paris.

La Tribune Libre de Lille

Guerre civile ou révolution ?

Le vendredi 2 juin, à 20 h. 30, en la salle des fêtes de l'École de la rue Jean-Boulin, M. Vauquelin, ingénieur I.E.G., collaborateur de M. Jacques Doriot, ouvrira — devant les auditeurs de la Tribune Libre — un débat sur : « Guerre civile ou Révolution ? ».

* Feuilleton de « Journal de Roubaix » du mercredi 31 mai 1939. — N° 37. *



Vis-à-vis de lady Vivian, le jeune homme affectait une contenance et cordiale camaraderie, ce qui lui permettait de ne point tomber dans les misérabilismes d'une cour sincère. Tout au plus avait-il consenti à abandonner le titre érémoiteux pour ne nommer sa belle hôteesse que de son prénom, tandis qu'elle-même supprimait le « monsieur » disant et l'appelait Marsollier, tout court. Lorsque les chameaux se furent couchés au bord du littoral, que venait frapper l'écluse du ressac, la nuit était tombée depuis longtemps. La mer brillait comme un cristal aux mille facettes, un calme profond régnait partout.

— Eh bien, Marsollier, nous y sommes dit lady Vivian en mettant pied à terre. Que dites-vous de ce voyage ? — Un enchantement ! Et comme elle allait protester, il s'empressa d'expliquer : — Je n'avais dit de désert de feu que des souvenirs de lectures. M'étre trouvé au bord du littoral, que venait frapper l'écluse du ressac, la nuit était tombée depuis longtemps. La mer brillait comme un cristal aux mille facettes, un calme profond régnait partout.

— Vraiment ? Et à qui conterez-vous cela à Paris ? — Mala... j'ai des amis que mon récit fascine. Mon père... Mon directeur qui, bien certainement, n'avait pas prévu cela pour moi lorsqu'il m'a remis mon billet de passage pour Alep.

— Vous oubliez quelqu'un : votre fiancée. — Ah ! vous saviez, dit-il simplement. Qui vous avait dit ?

— Ceux qui gravitaient autour de vous, amis ou ennemis, n'ignorant rien de votre vie privée.

— Elle est belle ? — Elle est belle ? — Bien sûr... Répondez-moi : plus belle que moi ?

— Il s'était redressé. Dans le brouillard blême du levant, ils aperçurent un houri qui venait de bord à une enclavure de la côte. Trois hommes le montèrent.

— Comment peux-tu le savoir ? — La vedette de la police a rôdé par ici longtemps. Je ne suis pas certain qu'elle ne patrouille pas encore en pleine mer, surtout si l'on a aperçu les feux.

— Expliquez-moi, Yacout. La vedette de la police, as-tu dit ? Quelle police ? — De Suez... Il y avait un commandant égyptien et aussi un fonctionnaire de son pays qui assistait à mon interrogatoire.

— Une question, Vivian, dit Marsollier : vos compatriotes connaissent-ils l'existence de ce bout ? — Naturellement. Ma licence vient de l'administration maritime de Suez ! — Je ne comprends pas, alors, votre étonnement. Mac Evans a quitté le « Irak » quelques heures après nous. Il avait sa voiture. A Damas, votre consul n'a pu lui refuser l'envoi d'un télégramme chiffré à son collègue de Suez. D'ailleurs, cet homme dit qu'on l'a interrogé. Nous allons savoir.

— Que t'a-t-on demandé, Yacout ? — Si je t'avais vu depuis longtemps, si tu allais venir, si j'avais des ordres quelconques venus de toi.

— C'est, je le crois, assez net, dit Marsollier.

— Aussi bien, cela ne me préoccupe guère. Nous ne sommes pas ici dans les eaux égyptiennes, et je m'étonne qu'ils aient eu l'audace de nous relancer en pleine mer... Yacout, un de tes hommes va reconduire les bêtes à Maan, comme d'habitude. On est prévenu et on les attend. Aide-nous à transporter nos bagages dans le houri. Le boutre est-il loin ?

— A l'ancre, à un mille de la terre. J'ai préféré au cas de patrouille, ne pas le montrer.

— Ils arrivèrent au bateau avec le grand jour. C'était un bâtiment d'une trentaine de tonneaux et qui avait belle allure. Construit entièrement en teck indien, il paraissait très maniable. A l'avant, sur le pont, se tenait un officier en uniforme égyptien.

— C'était mon ami, et je pense qu'il sera le tien. Parle sans crainte devant lui. Que se passe-t-il ? — Depuis deux jours, je suis très surveillé.

— Faribis, tu aurais passé des marchandises de contrebande dans ce houri ? Du haschisch ? — Il y a plus de six mois que je n'ai pas fraudé... Non, c'est toi qu'on surveille, lady.

— Comment peux-tu le savoir ? — La vedette de la police a rôdé par ici longtemps. Je ne suis pas certain qu'elle ne patrouille pas encore en pleine mer, surtout si l'on a aperçu les feux.

— Expliquez-moi, Yacout. La vedette de la police, as-tu dit ? Quelle police ? — De Suez... Il y avait un commandant égyptien et aussi un fonctionnaire de son pays qui assistait à mon interrogatoire.

— Une question, Vivian, dit Marsollier : vos compatriotes connaissent-ils l'existence de ce bout ? — Naturellement. Ma licence vient de l'administration maritime de Suez ! — Je ne comprends pas, alors, votre étonnement. Mac Evans a quitté le « Irak » quelques heures après nous. Il avait sa voiture. A Damas, votre consul n'a pu lui refuser l'envoi d'un télégramme chiffré à son collègue de Suez. D'ailleurs, cet homme dit qu'on l'a interrogé. Nous allons savoir.

— C'est, je le crois, assez net, dit Marsollier.

— Aussi bien, cela ne me préoccupe guère. Nous ne sommes pas ici dans les eaux égyptiennes, et je m'étonne qu'ils aient eu l'audace de nous relancer en pleine mer... Yacout, un de tes hommes va reconduire les bêtes à Maan, comme d'habitude. On est prévenu et on les attend. Aide-nous à transporter nos bagages dans le houri. Le boutre est-il loin ?

— A l'ancre, à un mille de la terre. J'ai préféré au cas de patrouille, ne pas le montrer.

— Ils arrivèrent au bateau avec le grand jour. C'était un bâtiment d'une trentaine de tonneaux et qui avait belle allure. Construit entièrement en teck indien, il paraissait très maniable. A l'avant, sur le pont, se tenait un officier en uniforme égyptien.

— C'était mon ami, et je pense qu'il sera le tien. Parle sans crainte devant lui. Que se passe-t-il ? — Depuis deux jours, je suis très surveillé.

— Faribis, tu aurais passé des marchandises de contrebande dans ce houri ? Du haschisch ? — Il y a plus de six mois que je n'ai pas fraudé... Non, c'est toi qu'on surveille, lady.

— Comment peux-tu le savoir ? — La vedette de la police a rôdé par ici longtemps. Je ne suis pas certain qu'elle ne patrouille pas encore en pleine mer, surtout si l'on a aperçu les feux.

— Expliquez-moi, Yacout. La vedette de la police, as-tu dit ? Quelle police ? — De Suez... Il y avait un commandant égyptien et aussi un fonctionnaire de son pays qui assistait à mon interrogatoire.

— Une question, Vivian, dit Marsollier : vos compatriotes connaissent-ils l'existence de ce bout ? — Naturellement. Ma licence vient de l'administration maritime de Suez ! — Je ne comprends pas, alors, votre étonnement. Mac Evans a quitté le « Irak » quelques heures après nous. Il avait sa voiture. A Damas, votre consul n'a pu lui refuser l'envoi d'un télégramme chiffré à son collègue de Suez. D'ailleurs, cet homme dit qu'on l'a interrogé. Nous allons savoir.

— C'est, je le crois, assez net, dit Marsollier.

— Aussi bien, cela ne me préoccupe guère. Nous ne sommes pas ici dans les eaux égyptiennes, et je m'étonne qu'ils aient eu l'audace de nous relancer en pleine mer... Yacout, un de tes hommes va reconduire les bêtes à Maan, comme d'habitude. On est prévenu et on les attend. Aide-nous à transporter nos bagages dans le houri. Le boutre est-il loin ?

— A l'ancre, à un mille de la terre. J'ai préféré au cas de patrouille, ne pas le montrer.

— Ils arrivèrent au bateau avec le grand jour. C'était un bâtiment d'une trentaine de tonneaux et qui avait belle allure. Construit entièrement en teck indien, il paraissait très maniable. A l'avant, sur le pont, se tenait un officier en uniforme égyptien.

— C'était mon ami, et je pense qu'il sera le tien. Parle sans crainte devant lui. Que se passe-t-il ? — Depuis deux jours, je suis très surveillé.

— Faribis, tu aurais passé des marchandises de contrebande dans ce houri ? Du haschisch ? — Il y a plus de six mois que je n'ai pas fraudé... Non, c'est toi qu'on surveille, lady.

— Comment peux-tu le savoir ? — La vedette de la police a rôdé par ici longtemps. Je ne suis pas certain qu'elle ne patrouille pas encore en pleine mer, surtout si l'on a aperçu les feux.

— Expliquez-moi, Yacout. La vedette de la police, as-tu dit ? Quelle police ? — De Suez... Il y avait un commandant égyptien et aussi un fonctionnaire de son pays qui assistait à mon interrogatoire.

— Une question, Vivian, dit Marsollier : vos compatriotes connaissent-ils l'existence de ce bout ? — Naturellement. Ma licence vient de l'administration maritime de Suez ! — Je ne comprends pas, alors, votre étonnement. Mac Evans a quitté le « Irak » quelques heures après nous. Il avait sa voiture. A Damas, votre consul n'a pu lui refuser l'envoi d'un télégramme chiffré à son collègue de Suez. D'ailleurs, cet homme dit qu'on l'a interrogé. Nous allons savoir.

— C'est, je le crois, assez net, dit Marsollier.

— Aussi bien, cela ne me préoccupe guère. Nous ne sommes pas ici dans les eaux égyptiennes, et je m'étonne qu'ils aient eu l'audace de nous relancer en pleine mer... Yacout, un de tes hommes va reconduire les bêtes à Maan, comme d'habitude. On est prévenu et on les attend. Aide-nous à transporter nos bagages dans le houri. Le boutre est-il loin ?

— A l'ancre, à un mille de la terre. J'ai préféré au cas de patrouille, ne pas le montrer.

— Ils arrivèrent au bateau avec le grand jour. C'était un bâtiment d'une trentaine de tonneaux et qui avait belle allure. Construit entièrement en teck indien, il paraissait très maniable. A l'avant, sur le pont, se tenait un officier en uniforme égyptien.

— C'était mon ami, et je pense qu'il sera le tien. Parle sans crainte devant lui. Que se passe-t-il ? — Depuis deux jours, je suis très surveillé.

— Faribis, tu aurais passé des marchandises de contrebande dans ce houri ? Du haschisch ? — Il y a plus de six mois que je n'ai pas fraudé... Non, c'est toi qu'on surveille, lady.

— Comment peux-tu le savoir ? — La vedette de la police a rôdé par ici longtemps. Je ne suis pas certain qu'elle ne patrouille pas encore en pleine mer, surtout si l'on a aperçu les feux.

— Expliquez-moi, Yacout. La vedette de la police, as-tu dit ? Quelle police ? — De Suez... Il y avait un commandant égyptien et aussi un fonctionnaire de son pays qui assistait à mon interrogatoire.

— Une question, Vivian, dit Marsollier : vos compatriotes connaissent-ils l'existence de ce bout ? — Naturellement. Ma licence vient de l'administration maritime de Suez ! — Je ne comprends pas, alors, votre étonnement. Mac Evans a quitté le « Irak » quelques heures après nous. Il avait sa voiture. A Damas, votre consul n'a pu lui refuser l'envoi d'un télégramme chiffré à son collègue de Suez. D'ailleurs, cet homme dit qu'on l'a interrogé. Nous allons savoir.